

Inscriptions dans l'analyse

Christian Dubois

1 – Préambule

« *Tu n'as rien vu à Hiroshima. Rien.* »

« *J'ai tout vu. Tout.* »

« *Non, tu n'as rien vu à Hiroshima.* »

« *Ainsi l'hôpital, je l'ai vu. J'en suis sûre. L'hôpital existe à Hiroshima. Comment aurais-je pu éviter de le voir ?* »

« *Tu n'as pas vu d'hôpital à Hiroshima. Tu n'as rien vu à Hiroshima.* »

Souvenez-vous. C'était en 1959, le premier long métrage d'Alain Resnais. Ce film, ce n'était ni un film d'amour, ni un film sur l'horreur de la bombe. « Entre deux êtres géographiquement, philosophiquement, historiquement, économiquement, racialement, etc., éloignés le plus qu'il est possible de l'être, Hiroshima sera le terrain commun (le seul au monde peut-être ?) où les données universelles de l'érotisme, de l'amour et du malheur apparaîtront sous une lumière implacable. Partout ailleurs qu'à Hiroshima, l'artifice est de

mise. A Hiroshima, il ne peut exister sous peine, encore, d'être nié. »¹

L'enjeu de ce film, pour sa scénariste, M. Duras, c'était d' « (...) en finir avec la description de l'horreur par l'horreur... mais faire renaître cette horreur de ces cendres en la faisant s'inscrire en un amour qui sera forcément particulier et "émerveillant". Et auquel on croira davantage que s'il s'était produit partout ailleurs dans le monde, dans un endroit que la mort n'a pas conservé. »².

2 – Enjeu

Si ces quelques lignes en guise de préambule, de prélude ouvrent mon exposé à ces journées sur « les constructions dans la psychanalyse », c'est que cet enjeu-là, « en finir avec la description de l'horreur par l'horreur », constitue à mes yeux l'essence du travail psychique qu'impose la rencontre du Réel de la destruction.

Entendez par « destruction » non seulement son sens le plus cru, mais aussi des destins qui ne seraient constitués que de ruptures. Ce qu'on appelle parfois de ces mots affadis : « carences affectives précoces ».

Re-tresser ensemble une logique de la destruction, une logique de mort, et une logique du désir, une logique de vie, re-nouer RSI, mettre en perspective le Réel de cette annihilation du vivant et le Réel de la logique signifiante (inhérent à tout système sémiotique).

Enonçons d'emblée l'hypothèse que j'entends développer aujourd'hui parce qu'elle définit et vectorise une partie non négligeable de mon écoute analytique en cure, mais aussi dans des lieux qui ne se prêtent pas à la cure, où il s'agit parfois « seulement » de recouvrer avec certains un peu d'humanité.³

1. M. Duras, *Hiroshima mon amour*, Synopsis, Folio, Gallimard, 1960, p. 12.

2. Ibidem, p. 11.

3. La clinique dont je parle ici est celle que je rencontre à « La Gerbe » qui est un service de santé mentale situé dans un quartier très marginalisé. Cette clinique porte le plus souvent la trace de l'errance, de l'inceste, du meurtre, du génocide, de l'abandon, etc.

La construction non pas par l'analyste mais par l'analysant, par l'analyse, dans l'analyse parfois, mais pas seulement, constitue ce qui s'élabore d'écrit sur les traces pas encore (mais peut-être jamais) signifiantes.

Notez au passage que je suis nettement moins enclin que S. Freud à penser que les constructions « fausses » sont sans danger pour le destin d'un sujet...

Ces constructions-là ne sont pas à interpréter, s'opposent à l'interprétation, parce qu'elles sont précisément ce qui s'élabore quand l'effet métaphorique de toute interprétation s'avère impossible, quand la dialectique du sens et du non-sens telle que l'article la métaphore se révèle inopérante pour réduire le radical insensé de ce qui s'est produit, quand la substitution signifiante est hors jeu parce que les traces laissées ne sont peut-être pas intégrables dans la logique signifiante tout simplement peut-être parce qu'elles demeurent des « tessons de mémoire »⁴ aux bords trop tranchants.

La construction a pour moi des parfums de sublimation.

Elle a rapport avec ce qui est au cœur d'un sujet sans pour autant pouvoir être qualifiée du plus intime. Il lui manque ce nouage du plus extérieur et du plus intérieur propre à l'intime, cette extériorité interne qui la fonde.

Remarquez d'emblée qu'il n'est guère étonnant que ce soit un analyste qui travaille à l'occasion avec les enfants qui soutienne cette thèse.

Eux qui savent plus que tout autre combien le dialogue avec l'enfant-analysant va passer par toute une série d'objets : dessins, modelages, découpages, etc. mais aussi par toute une kyrielle d'histoires... d'enfants. Des enfantillages...

Eux qui savent combien certains symptômes peuvent disparaître à l'occasion sans que le sens (et aussi le sens sexuel) du symptôme n'ait été dégage, sans qu'il n'y ait réellement eu de retour sur l'origine de son apparition.

Si le dessin constitue bien parfois une autre voie royale vers l'inconscient, il importe, comme bien des analystes d'enfants l'ont décrit, de considérer ces

4. B. Wilkomirski, *Fragments*, Paris, Calman-Lévy, 1997, p. 8.

dessins comme formant une série.

« Le temps du premier dessin est fondamental. C'est au sens littéral, le temps de l'*Urbild*, le temps de la formation originnaire. Ce premier dessin, quelle que soit son apparence formelle, donne à voir la première image que le sujet a pu avoir de lui-même, celle qui lui a permis d'acquérir en l'anticipant, à partir du contour le plus primaire du moi, une certaine maîtrise de ses possibilités psychiques et motrices, grâce à laquelle il peut ensuite désirer, et dans une mesure qui la particularise, offrir son corps au discours de l'Autre. »⁵

Tout comme il est impossible de se souvenir de la façon dont on a été parlé étant enfant, « l'originnaire » qui reste radicalement hors d'atteinte par la remémoration, parce qu'il reste fondamentalement hors imaginaire qu'il pré-figure, l'originnaire fait trace qui ordonne la chaîne signifiante. Il est sans doute dès lors parfois possible d'en restituer quelque chose à l'enfant.

Mais si certains dessins lorsqu'ils sont parlés par l'enfant sont « interprétables » ce n'est pas seulement parce qu'ils engagent l'image du corps (dans son versant spéculaire) mais parce qu'ils sont une structure écrite : une image inconsciente du corps (Dolto), une mémoire de la façon dont le corps a été mis en mots et les mots marqués par le corps de l'Autre, mis dans le jeu de la langue. Mais à ce titre, parfois précisément parce qu'ils inaugurent une série, ils me semblent échapper à toute interprétation ou plutôt, ce sont les dessins successifs qui en constituent l'interprétation.

Il était là, assis parmi tant d'autres. Emergeant d'une nuit, toujours pleine de dangers, toujours à la merci de bras plus grands et plus véhéments. Emergeant d'un sommeil qu'on espère guère trop embrumé de vapeur éthylique. Il était là couché et attendant que le soleil fasse son œuvre pour réchauffer « l'aire d'écoute » et décider de quoi serait fait cette journée. Gaou était ce que l'on appelle un enfant des rues.

Mais aujourd'hui, comme depuis quelques jours, la visite du Dr Blanc conditionnait les événements : nous écrivions ensemble une nième version de son « histoire de vie ». Les préalables, pour faire connaissance avaient été difficiles : j'avais gravé la terre rouge de N'Djamena avec une petite pierre en guise de stylet : une ébauche de dessin. Puis comme on offre une cigarette, j'avais lancé la pierre à Gaou. La magie de

5. G. Balbo, Aliamet, « Le dessin à la lettre », *La psychanalyse de l'enfant*, n° 1990, p. 9.

la surprise le saisit alors et depuis, chacune de nos rencontres, s'inscrivait, art éphémère, dans l'argile.

Des lignes aux contours toujours soignés, mais dans lesquelles on ne distinguait aucune autre représentation que celle de l'inscription, aucune orientation, aucun début ni aucune fin : c'était seulement la fin de notre causerie qui ponctuait ces tracés.

Lignes que personne ne commentait : ni lui qui était sans doute à mille lieues de penser qu'on pût le faire, tout occupé à recouvrer une activité si différente des « travaux utiles » pour ne pas crever de faim, ni moi par pudeur peut-être devant la renaissance des travaux « inutiles », mais structurants de l'enfance dans ce lieu plein de danger qui s'appelle la rue.

En d'autres termes, le dessin est-il toujours à interpréter ? N'est-il pas parfois une construction, qui signifie seulement qu'il y aurait là quelque chose qui signifie, « *signifiant de signifier son propre pouvoir de signification, abstraction faite de toute signification particulière* ». ⁶ Puisque « *ce qui se dit se dit apparemment de quelque chose* » ⁷, tout dessin dit lui aussi quelque chose... mais là n'est pas toujours l'essentiel.

Pour Gaou, il ne signifiait primordialement peut-être rien d'autre que la remise en route d'un espace de l'enfance.

Qu'y aurait-il alors à entendre là-dedans sinon qu'il y aurait là quelque chose à entendre, une première séparation avec l'Autre, un premier écart avec sa Toute puissance, avec son emprise, une énonciation qui naît.

Et il n'est pas rare qu'un enfant confronté à un tel travail de retrouver un certain sens à une existence tellement chahutée s'installe dans notre fauteuil et nous enjoigne de nous mettre à sa place, nous demande d'élaborer, de parler, non pas à *sa place* mais *de sa place*. Ne peut-on y voir la demande d'être représenté par l'Autre de l'analyste, par des signifiants de l'analyste, un travail de constitution d'un code pour pouvoir penser ?

Aux confins de l'analysable, aux limites du « Là où c'était, Je doit advenir » un travail d'interrogation de ses propres signifiants est bien souvent

6. M. Safouan, « Du réel dans la psychanalyse » in *Dix conférences de psychanalyse*, Paris, Fayard, 2001, p. 12.

7. Ibidem.

nécessaire comme prélude.

Y aurait-il précisément des configurations du réel qui font que « Là » n'existerait pas comme lieu, ni comme temps inaugural d'un possible avènement d'un Je ?

Y aurait-il des occurrences qui soient capables de provoquer l'effondrement en forme d'implosion de l'Autre comme *lieu* ?

Existe-t-il des douleurs qui n'autorisent que peu, voire parfois aucun retour sur elles, aucune relecture qui viendrait les re-présenter en les déliant ainsi quelque peu de l'entame qu'elles ont opérée sur le sujet ? Des douleurs qui ne se subjectivent pas faute qu'on en reste irréductiblement l'objet ?

3 – Archéologue ou archiviste de l'inconscient ? Etymologiste du signifiant ?

Les « constructions dans l'analyse » sont cohérentes avec une conception de la psychanalyse freudienne : la levée du refoulement et la remémoration dans le transfert des souvenirs perdus.

Parmi les « matériaux » dont dispose l'analyste, nous dit S. Freud⁸, se retrouvent :

- des fragments de ces souvenirs dans des rêves,
- des idées incidentes qui émergent lors d'associations libres,
- des indices de la répétition des affects appartenant au refoulé.

En 1953, dans « Fonction et champ de la parole et du langage », Lacan semble partager avec Freud cette conception de l'inconscient : « l'inconscient est ce chapitre de mon histoire qui est marqué d'un blanc ou occupé par un mensonge : c'est le chapitre censuré. Mais la vérité peut être retrouvée ; le plus souvent déjà elle est écrite ailleurs ».⁹

Mais il me semble cependant que la méthode de Lacan est autre. (La liste

8. S. Freud, « Construction dans l'analyse », in *Résultats, idées, problèmes*, II. p. 271, Paris, PUF.

9. J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage », *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 259.

des lieux-témoins où cette Vérité peut se retrouver en témoigne.) Elle est recherche d'une vérité pas nécessairement historique qui vise moins le sens que l'agencement des éléments littéraux, de non-sens, qui ont contraint le sujet.

« La psychanalyse, qu'est-ce ? C'est le repérage de ce qui se comprend d'obscurci, de ce qui s'obscurcit en compréhension, du fait d'un signifiant qui a marqué un point du corps... »¹⁰

La psychanalyse converge à le faire émerger dans la « névrose de transfert ».

« Ce dont il s'agit, c'est, ce signifiant, de le reproduire à partir de ce qui a été son efflorescence. Faire un modèle de la névrose, c'est en somme l'opération du discours analytique. Pourquoi ? Dans la mesure où il y ôte la dose de jouissance. (...) Toute reduplication la tue. Elle ne survit qu'à ce que la répétition en soit vaine, c'est-à-dire toujours la même. C'est l'introduction du modèle qui, cette répétition vaine, l'achève... »¹¹

Or, il me semble qu'il est des confrontations avec la destruction qui laisse la contrainte de répétition en panne de faire émerger un signifiant. Il est des limites aux pouvoirs de transformation d'une marque, d'une empreinte en un cerne qui serait cerne d'un pas-de-trace.

Ce sont des situations cliniques où quand le sujet se remet en marche, sort de l'hic et nunc, de l'état presque d'hébétude dans lequel il « fonctionne » plutôt qu'il ne vit, il y a une telle aversion pour le non-sens, une telle recherche du sens qu'il est difficile d'admettre cette logique proprement insensée du signifiant.

Que faire alors ?

Remarquons d'abord que le texte de S. Freud quand il *rapproche* le travail de l'analyste et celui de l'archéologue, risque de nous engager dans une conception sans doute trop réductrice. Car ce n'est jamais au titre de simple souvenir que la trace mnémonique d'un « objet » et de sa rencontre a sa place et sa force dans l'inconscient, mais au titre de trace de quelque objet

10. « Le Savoir du psychanalyste », inédit.

11. Ibidem.

foncièrement perdu. C'est cette négativité essentielle et non événementielle qui est la condition de son rôle dans l'économie du désir et de la pulsion.

Mais si cette négativité essentielle s'inscrit par cette re-lecture des premières inscriptions et des premières transmissions, qu'advient-il du lieu du code quand ce retour s'avère impossible ou quand ce qui est transmis comme « bagage sémantique » s'avère impropre à servir cette re-lecture ?

Serait-ce un Autre qui ne se soutient que de l'écrit-inscrit ?

Ce que nous révèle l'étymologie¹², c'est que « archéologie » et « archive » ont la même racine. « Archive » vient du grec *archê* signifiant à la fois le « commencement », ce qui remonte à l'origine et le « commandement ». « Archéologie » venant de *archaios* indiquant l'ancienneté.

La psychanalyse peut donc certes être définie comme science de l'archive, mais seulement comme science de l'archive *en acte*.

« Ne faut-il pas commencer par distinguer l'archive de ce à quoi on la réduit trop souvent, notamment l'expérience de la mémoire et le retour à l'origine, mais aussi l'archaïque et l'archéologique, le souvenir ou la fouille, bref la recherche du temps perdu ? Extériorité d'un lieu, mise en œuvre topographique d'une technique de consignation, constitution d'une instance et d'un lieu d'autorité (l'archonte, l'*arkeion*, c'est-à-dire souvent l'Etat, et même l'Etat patriarcal ou fratriarcal), telle serait la condition de l'archive. »¹³

La psychanalyse, science de l'Archive, peut-être... mais encore faut-il remarquer que ce qui importe c'est de prendre en compte comment l'inconscient comme *instance*, comme *lieu* contraint, *commande*, **cause** un sujet.

Cette causalité, contrairement à ce qu'on pourrait imaginer, n'est pas à situer dans la mémoire d'un passé plus ou moins lointain. Si elle est bien ce qui donne une certaine profondeur à l'hic et nunc, elle est plutôt le point d'incidence... du passé dans le présent.

L'inconscient comme « Autre Scène », comme lieu, pose avant tout la

12. J. Picoche, *Dictionnaire étymologique du Français*, Le Robert, Paris, 1992.

13. J. Derrida, *Mal d'Archive*, p. 2.

question du Présent. Soit la façon dont le passé (refoulé, dénié ou forclos) s'articule au présent et à l'avenir.

La cure pose donc surtout la question de l'inconscient en acte ...

Y aurait-t-il d'ailleurs d'autres prises en compte de l'inconscient dans une analyse que sa mise en acte dans ce lien de parole qu'on appelle la cure ? Dans le transfert ?

Dès lors, mais dès lors seulement, si nous pouvons rapprocher l'analyse d'un travail d'*exhumation de l'archive*, les constructions dans l'analyse seraient quant à elles un travail d'*archivation*.

Ce qui nécessite l'archivage, c'est qu'il faut constater avec J. Derrida que la pulsion de mort, avec la contrainte de répétition qu'elle impose, loin de pousser à la constitution d'un lieu d'archivage peut se révéler « *archiviologique*¹⁴ ». Dans son expression la plus radicale en effet, la destruction et l'Holocauste nous en a fourni une preuve d'une singulière efficacité, vise non seulement à détruire le sujet mais aussi toute trace, toute mémoire.

4 – Digue et tsunami...

Y aurait-il donc un Au-delà de l'« Au-delà du principe de plaisir », quelque chose qui ne fait pas lieu (au-delà), qui ne transformerait pas la trace en pas-de-trace, qui tel un virus informatique qui rend votre disque dur impraticable, ferait imploser l'Autre comme lieu et qui à ce titre ne mériterait peut-être pas le nom de pulsion, fût-elle de mort ?

Et quelle en serait la clinique, s'il est vrai qu'elle ne converge vers l'émergence d'aucun signifiant ?

C'est ici que la « construction » devient un concept opérant, construction comme *réinvestissement d'un système sémiotique* lorsqu'il s'avère impossible de repasser sur les traces pour les rendre signifiantes, dès lors que la structure en trois temps du signifiant se révèle impossible, dès lors que l'effet métaphorique d'en repasser par « l'origine », c'est à dire le moment d'entame du Réel par le signifiant, ne peut être visé par l'interprétation. Faute de mots primor-

14. Ibidem.

diaux, de mots qui emportent du « primordial ». Il s'agit dès lors pour l'analyste de « faire parler les bribes », les « tessons de paroles ». Le travail psychique du sujet étant dépendant de celui de l'analyste, de son engagement à faire ce travail de « ré-activation » d'une histoire sans paroles. L'affect, c'est du côté de l'analyste qu'il se retrouve dans un premier temps.

Il s'agit aussi de donner crédit à des *fictions* qui viendront *reprendre mais sans jamais nommer* la désaffection des figures de l'Autre.

Car lorsque l'Autre est dépourvu de tous ceux qui en sont normalement les supports, il s'offre parfois alors au sujet avec une rigueur insupportable.

Notons que cette « nouvelle » appropriation d'un système sémiotique fait suite à l'appropriation par l'enfant d'un premier savoir sur la langue. Deuxième temps du transitivisme : celui où l'enfant après sa primordiale prise dans le langage devient capable de s'énoncer, ce qui signe un tournant décisif de sa relation au monde en mettant en correspondance l'éprouvé affectif, sa primordiale nomination et son engagement dans une parole qui le fait entrer dans une économie de la demande.

La racine de toute construction est donc bien cet appropriation de la langue, *langue fondamentale* dira P. Aulagnier¹⁵ en hommage à Schreber, investissement de la langue qui portera le seing, l'estampille des premiers énoncés venus parler l'infans tout autant que de l'héritage individuel et culturel.

5 – Les formes que peuvent prendre ces constructions sont multiples

Notons tout d'abord, comme S. Freud le soulignait, sa proximité avec la folie et le délire : ce réinvestissement des mots, d'un symbolique marqué dès lors d'« irréel » nous précise Lacan dès le Séminaire I.

Cette mise au travail face à un trou dans le symbolique que Lacan décrira bien plus tard comme le processus de l'« appensée ¹⁶».

Autre grande forme sociale d'un tel processus : le deuil où en raison de

15. P. Aulagnier, *La violence de l'interprétation*, Paris, PUF .

16. J. Lacan, *Le sinthome*, inédit, 1975.

l'insuffisance de tous les éléments signifiants à faire face au trou laissé dans le réel, se manifeste par la mise en jeu, de façon souvent très culturellement codée, de tout le système signifiant.

Plus généralement toute déchirure de la trame symbolique de l'existence ne laisse peut-être pas d'autre choix au sujet que de se mettre au travail : mobiliser ses capacités « symboligènes ».

Lisez à ce sujet le remarquable livre de B. Wilkomirski, *Fragments*.¹⁷

Il constitue à mon sens un témoignage hors du commun de *construction* (hors analyse), de ré-investissement de la langue, pour tenter de *se dire*, par quelqu'un qui, déporté tout jeune enfant au camp d'extermination de Maïdanek après avoir vu son père assassiné sous ses yeux dira de lui-même qu'il n'a pas de « langue maternelle ni paternelle » et que les langues qu'il apprit plus tard ne devinrent jamais complètement siennes, tout juste des copies du langage d'autrui.

« J'ai écrit ces fragments conservés par ma mémoire pour aller à la recherche de moi-même. »¹⁸ pour chercher à comprendre aussi, (...) comprendre, c'est à dire aussi faire partie d'un ensemble, faire du lien social : restaurer une valeur de discours à son dire.

Vous y trouverez une confirmation de l'hypothèse freudienne sur la mémoire : il existe une interprétation du monde et une inscription de l'expérimenté qui précède l'image de mot. Ses plus anciens souvenirs sont en effet :

- des *images précises* conservées par sa mémoire photographique avec les sentiments qui y étaient liés – y compris les sensations physiques ;
- le souvenir de ce qu' *il a entendu et pensé* ;
- enfin le souvenir de ce que *il a dit*.

Vous y saisissez aussi combien la logique erratique et chaotique de

17. Ibidem.

18. Ibidem, p. 151. Que ce livre soit une « fiction », comme on me l'a précisé lors du débat aux journées « Constructions dans l'analyse », ne fait que redoubler l'intérêt que je lui porte en ce qui concerne le concept de « construction ». Celle-ci est bien de l'ordre d'une fiction... opérante qui permet de contourner, de tamponner sans le nommer directement un « trou » laissé dans le réel.

l'enfance (logique du primaire) résiste à s'intégrer dans une logique plus ordonnée de l'adulte (logique de secondaire).

Mais les constructions peuvent aussi prendre la forme du « se retrouver » dans les écrits d'un autre :

Son Hiroshima à elle avait pris l'allure d'un retour à la maison. Aux pieds de l'immeuble des girophares bleus, des éclats de lumière qui laissaient apparaître la foule des habitants, des curieux, des badauds. Un agent de la force publique lui interdit le passage. Une mère de famille la recueillit, lui serra la main. Cela elle s'en souvient. L'agitation lui laissa deviner qu'il s'était passé quelque chose.

Forcément .

Sa mère s'était défenestrée, comme on dit.

Elle partit vivre chez son père qu'elle ne connaissait que peu.

Forcément.

Il n'avait pas bonne réputation aux yeux de sa mère. Elle s'en souvient. C'était un homme qui vivait seul avec ses chiens. Des rottweillers. Pour la punir quand elle faisait des bêtises, elle devait passer de longs moments dans la remise avec l'un d'eux réputé pour être « sévère » : il grondait quand elle bougeait. Pour elle qui « ne tenait pas en place » c'était assez dur au début. Mais « elle avait le don des animaux » et elle finit par s'en faire un ami. Un nounours en quelque sorte. Mais comme l'Histoire le rappelle, il y eut aussi un Nagasaki : moins d'un an après : elle trouva son père mort un matin. Suicide lui a-t-on dit.

Sans surprise parce qu'elle le savait.

Forcément.

Mais d'où donc lui en était venue la conviction ?

Forcément d'un ailleurs qu'elle ne connaissait pas.

Et puis il y eut un parcours exemplaire. En institution. De bonnes études, primaires puis secondaires, supérieures même : infirmière sociale, c'est un beau métier.

Elle ne l'exercera pas. Un enfant vint et tout se bouleversa.

Errance, plongée dans des « délices de stupéfiants ». Séparation de l'enfant, etc.

Forcément.

Mais de tout cela, elle n'avait ...cure : dans les rencontres que nous avions, le plus souvent il s'avérait presque impossible de mettre un peu de profondeur. Pour ce qui concernait le « laisser tomber radical » maternel, le suicide de l'objet bien antérieur au suicide de la mère, nul mot ne semblait disponible.

Les mots seraient-ils aussi devenus « évanescents » ?

Mais de tout cela elle n'avait cure, et si il n'y avait eu cette plainte « que son fils aîné ne supportait pas qu'elle se repose » alors qu'elle était enceinte pour la troisième fois », si celui-ci n'avait pas mis le feu à la maison tellement ses absences maternelles lui paraissaient insupportables, jamais on eût pu aborder ses moments d'absence radicales dans laquelle la maternité la plongeait : elle s'endormait... d'un drôle de sommeil au point « d'oublier » son deuxième enfant dans la pièce encore tout opaque de fumée durant l'incendie...

Heureusement, elle avait gardé le goût de la lecture. Elle me demanda ainsi de lui prêter des livres. Des livres qui lui plairaient ! Des livres qui lui parleraient !

Mis en demeure de faire preuve d'imagination, je m'exécutai.

L'un à la suite de l'autre, ainsi...

Celui qu'elle retint le plus s'appelle « Isabelle Bruges » de C. Bobin¹⁹.

Non parce qu'il s'ouvre sur un double suicide, mais parce qu'il relate l'ouverture à la vie d'Isabelle sur fond de désert, parce que les liens qu'elle tisse avec ceux qui l'ont recueillie lui ré-insufflent le vent du désir...

Forcément.

Dès lors, mais seulement dès lors, les affres de ce qui la saisissait ont trouvé place dans nos rencontres, non pas d'une façon « immédiate », mais bien « médiatisée » par des paroles qui « n'avaient que l'air » de parler d'elle et de son histoire.

19. Ch. Bobin, *Isabelle Bruges*.